

EXPOSITION

JOHAN PARENT

ASPHALT

26 OCTOBRE - 1^{ER} DÉCEMBRE 2012

A

*La Serre,**Saint-Etienne, Loire*

C

**INSTITUT
D'ART CONTEMPORAIN**
Villeurbanne/Rhône-Alpes

Galleries Nomades 2012

Né en 1984, Johan Parent vit et travaille à Grenoble. Il est diplômé depuis 2009 de l'Ecole Supérieure d'Art de l'Agglomération d'Annecy.

Johan Parent développe une pratique multiforme qui met en évidence le changement de statut de l'objet dans notre société, depuis l'avènement de l'automatisme.

Dans l'héritage de Marcel Duchamp et de ses machines célibataires, il réalise ce qu'il appelle des « performances d'objets », œuvres composées d'installations, de vidéos, de dessins, où des objets familiers, animés d'un mouvement mécanique, se mettent à fonctionner de manière autonome, dans une action dépourvue de finalité.

Ainsi, l'artiste envisage les objets à travers une déconstruction de leur fonctionnalité et de leur dépendance à la présence humaine. Au départ prothèses créées par l'homme, les machines finissent par symboliquement se substituer à lui et le caricaturer, ou mimer des situations corporelles.

Personnifiés et dotés d'une étrange énergie, les objets de Johan Parent deviennent alors des machines absurdes, contre-productives.

Johan Parent travaille dans le même temps sur nos décors urbains et leur héritage industriel, qu'il fait basculer dans une atmosphère rendue inquiétante, par ce principe de détournement et de dysfonctionnement des objets.

Jouant sur la saturation ou le brouillage des espaces visuels et sonores, et orchestrant en circuits fermés des mécaniques compulsives, Johan Parent crée des dispositifs autarciques qui traduisent des symptômes d'époque (anxiété, défaillance, sens désaccordés...). Comme si l'extrême de la technicité, sa maîtrise sans limite, généraient des environnements qui nous dépassent, des univers déshumanisés.

Asphalt

Le titre de l'exposition de Johan Parent à La Serre est une référence littérale au titre du film noir de John Huston de 1950, « *The Asphalt Jungle* ».

Inspiré par l'univers urbain et industriel de Saint-Étienne, Johan Parent mêle de nouvelles productions à des pièces existantes qu'il réactive. Il présente des installations visuelles et sonores caractérisées par le mouvement (miroirs motorisés, ventilateurs industriels, fumée sortant d'une cabane de chantier, déversement de résidus miniers...) et par des éléments de signalétique urbaine (panneau publicitaire, néons, projecteurs, drapeaux...). Des formes et matériaux (notamment le cuir) introduisent également des évocations organiques.

Par un principe de recouvrement et de progression, les œuvres inscrivent un déroulement spatial et temporel de l'exposition.

Gnomon (2012)

En référence au cadran solaire, *Gnomon* est une installation placée à l'extérieur de la Serre, qui questionne le temps et l'espace. Elle se compose d'une horloge double face telle que l'on peut en trouver dans les lieux publics (gares, places, etc.). Aux aiguilles et aux chiffres se substituent des miroirs placés sur les cadrans vitrés. Cette horloge urbaine modifiée réfléchit donc directement son environnement extérieur (espace, lumière, mouvements...).

Gnomon s'inspire de la conception du temps par le philosophe Henri Bergson. Distinguant le temps mesuré par la science et le temps vécu par la conscience, ce dernier considère que le temps n'est pas comme « une simple dimension divisible en unités égales et mesurables », et que la représentation ordinaire et schématique du temps – tel qu'il est par exemple mesuré par les horloges – ne prend pas en considération la notion d'espace. Les notions de transformation, de changement, de mouvement, s'inscrivent dans ce qui constitue le « temps réel », qui ne se réduit pas à un simple écoulement, un déroulement quasi mécaniste, mais comporte aussi une indétermination des choses, un caractère d'imprévisibilité. Johan Parent crée ici un instrument simple et urbain de mesure du temps, qui intégrerait directement un environnement donné. *Gnomon* renvoie aux flux de la ville (horaires, transport, travail, mobilités...), à ses rythmes, ses durées et simultanités.

Storage room (2012)

À l'entrée de l'espace d'exposition de la Serre est installée une cabane de chantier, dont s'échappe de la fumée. L'abri de chantier renvoie à un espace de travail lié à une activité urbaine, industrielle et temporaire – espace ici asphyxié et impraticable.

Storage room peut se traduire par « chambre de stockage », qui désigne l'emmagasinement du flux d'une activité. Elle se réfère à New York et aux plots crachant de la fumée en provenance du réseau souterrain de la ville.

Johan Parent réactive une œuvre qu'il a déjà réalisée : *Combustion*, 2010, avec une voiture, prolongée par le projet *Sleep*, avec des caisses de transport en bois.

Storage room joue de la saturation de l'espace de la cabane et aborde également la question du temps d'un processus : quelle origine, quelle progression, quelle propagation de la combustion ?

Drapeaux (2012)

L'installation se compose de trois drapeaux en cuir noir, jouant littéralement sur le mot du titre. Ainsi, comme pour l'œuvre *Fabrique*, le cuir introduit une dimension fortement organique, une allusion directe à la chair. La couleur noire renvoie quant à elle à une dimension apolitique.

Fait pour marquer une frontière, le drapeau érigé sur un mât fait référence à l'idée d'un territoire dont on affiche la possession. Le drapeau noir peut induire différentes lectures, et reste fortement évocateur de revendications autoproclamées (piraterie, anarchie).

Le cuir noir ajoute une certaine dimension de violence à la valeur de signal inhérente au drapeau.

Echo (2012)

Echo se compose de six miroirs convexes, similaires aux miroirs de surveillance et d'orientation utilisés dans l'espace public.

Motorisés et installés sur des mâts en fer, depuis la charpente de la Serre, ils s'apparentent à des sentinelles balisant l'espace d'exposition. Par le phénomène du reflet, démultiplié, ces miroirs génèrent une mise en abyme du lieu. Ainsi magnifié, l'espace est en même temps rendu rigide, coercitif, presque militarisé, par le balayage des miroirs et l'effet de mirador.

Située au milieu de la ville, la Serre surplombe celle-ci et un large panorama sur Saint-Étienne se découvre depuis ses baies.

Si la Serre domine la ville, l'installation *Echo* domine la Serre. Par ce jeu de points de vue, de travellings et de reflets mobiles, le visiteur est amené à faire l'expérience d'une vision instable, ambivalente, de la perspective urbaine.

Sans titre (2009)

Des ventilateurs industriels sont répartis dans l'espace. Leur particularité est de comporter des disques vinyles 33 tours à la place des hélices, les rendant ainsi diffuseurs potentiels de musique.

Là encore, l'objet familier a perdu sa fonction première et véhicule un nouveau sens qui n'est plus lié à une productivité mais agit sur l'imaginaire et sur la sensation.

Dans un lieu initialement destiné à la culture végétale (une serre), vient l'idée d'une aération, d'une forte circulation d'air (les ventilateurs) et d'un son qui serait naturellement diffusé, comme on dit qu'il est bon de « parler aux plantes »...

Le mouvement des ventilateurs répond d'une certaine manière à celui des miroirs, comme un ballet mécanique général. Les « performances d'objets » de Johan Parent créent un décalage, une fausse harmonie dans un univers déshumanisé. Sortes de prothèses de l'homme pour un monde meilleur, les objets semblent désormais se passer de leurs concepteurs et opérateurs.

Self Lavage (2009)

Self Lavage est une courte vidéo qui montre la mise en service, à vide, la nuit, d'une station de lavage automobile. Elle est diffusée sur un écran plat installé sur un principe de panneau publicitaire.

Le *kärcher* se déclenche en rythme, comme un spectacle de danse. Cela renvoie aux premières créations machinistes du début du 20^e siècle, comme le film « *Le Ballet mécanique* » de Fernand Léger (1924), qui relevait d'une fascination de l'époque pour les objets manufacturés et pour un idéal d'harmonie entre l'homme et la machine.

Mais ici le ballet se fait sans l'homme, la machine a conquis son autonomie, jusqu'à l'absurde. L'action est désormais dépourvue de finalité et de temporalité : le déclenchement nocturne du dispositif fait basculer un fonctionnement banal vers l'inquiétant et le sauvage, dans un « décor urbain » que l'on ne contrôle plus.

Sablère (2012)

Depuis une niche au fond de la salle, du sable noir se déverse et s'accumule pour constituer une petite montagne, à l'image d'un terril, cet entassement de résidu de charbon qui prend souvent une forme conique.

Evocatrice du sommeil, à travers la figure imaginaire du marchand de sable, et du temps qui passe, cette fuite de sable agit comme un marqueur temporel de l'exposition et dessine dans l'espace, au fur et à mesure du temps, un élément artificiel. Le monticule ainsi formé rappelle le relief extérieur stéphanois, qui s'insère dans le paysage intérieur de la Serre. Il cristallise en même temps la notion de paysage et l'aspect industriel, minier.

Johan Parent a également conçu ce déversement de sable de manière à donner la sensation que « le mur crache », en lien avec des notions d'énergie, de flux, très importantes dans son travail.

Fabrique (2012)

Fabrique réunit six collages muraux, issus de plans de façades d'usines auxquels l'artiste a ajouté des morceaux de cuir, qui recouvrent les emplacements des fenêtres et des ouvertures.

Johan Parent a retravaillé en informatique des plans en provenance des Archives municipales de Saint-Étienne. Les usines s'apparentent aux chevilles ouvrières de la ville, les éléments essentiels qui la font vivre et croître, comme les organes d'un vaste corps. En collant des fragments de cuir sur les plans, l'artiste introduit une matière organique, quasi tactile.

Fabrique est une sorte de réactualisation de l'œuvre de Marcel Duchamp, *Fresh Widow*, décrite ainsi par son auteur : « Ce modèle réduit d'une fenêtre à la française fut exécutée par un menuisier new-yorkais en 1920. Pour le terminer, je remplaçai les vitres par des carreaux de cuir, dont j'exigeai qu'ils fussent cirés chaque jour comme des chaussures. Cette « French Window » fut baptisée « Fresh Widow » (Veuve impudente), calembour assez évident. (*Duchamp du signe*, écrits de Marcel Duchamp réunis et présentés par Michel Sanouillet Collection Champs-Flammarion, 1973).

Première œuvre de Duchamp signée par « Rose » (1920), elle est réalisée alors qu'il terminait par ailleurs « Le Grand Verre ». À la différence de ses *ready-made* précédents, où Duchamp donnait leur valeur artistique aux objets par le simple fait de les choisir, de les exposer et de les signer, cette réplique de fenêtre est ce que l'artiste appelle un « semi-ready-made ». Une

intervention est en effet portée sur l'objet (morceaux de cuir noir à la place des carreaux) qui s'accompagne en outre d'une instruction autant farfelue que polysémique. La fenêtre n'est ici plus ouverte sur le monde mais sur elle-même, sa matérialité, son opacité, ses lectures à double sens.

Le travail graphique est pour Johan Parent le lieu de l'expérimentation, de l'analyse du geste. Les collages s'affirment comme des potentiels d'installations, des tentatives de visualisation de l'histoire et de l'activité d'une ville, dans lesquelles sont réinjectés de l'humain, du vivant. *Fabrique* contient un certain « animisme industriel », en même temps qu'elle représente une allusion directe à Marcel Duchamp, dont l'artiste assume l'héritage.

Persistence (2012)

Six néons sont installés au-dessous des collages, dans l'idée de mettre en résonance et en reflet les différents éléments de l'exposition, pour créer une « jungle urbaine ». Ils continuent à éclairer vigoureusement alors même que l'alimentation semble coupée puisque les fils électriques pendent le long du mur.

Jean Baudrillard a montré en quoi « les objets tendent à se constituer en un système cohérent de signes », à l'image de la société de consommation (*Le Système des objets*, Gallimard, coll. Tel, 1968). La modernisation de l'économie et de la société a vu l'avènement de l'automatisme. Se projetant en quelque sorte dans les objets fascinants qu'il a fabriqués, l'homme leur a conféré une autonomie croissante, finissant par perdre peu à peu son pouvoir de contrôle sur eux.

Désormais détachés de ce qui rendait encore nécessaire la présence de l'homme – la fabrication et la répartition de l'électricité –, ces néons sont devenus incontrôlables, des « machines célibataires », seuls détenteurs de leur capacité à produire de la lumière.

Enseigne (2012)

Des lampes flash sont allumées sur les vitres de la mezzanine de la Serre. Comme le titre l'indique, elles matérialisent une signalétique urbaine et diffusent une ambiance publicitaire.

Disposées en bandeau lumineux au niveau des baies, elles clignotent énergiquement, produisant une dimension convulsive qui restitue l'atmosphère propre à un décor urbain.

Acouphène (2010)

Acouphène est une installation sonore qui diffuse dans l'espace, au moyen de haut-parleurs dissimulés dans les plantes de la Serre, un son discret et pulsatile se révélant agressif dans sa répétition.

Les acouphènes sont des bruits « parasites » qu'une personne entend sans que ceux-ci existent réellement. Il peut s'agir de sifflements (le bruit le plus fréquemment mentionné par les personnes atteintes de ce symptôme), mais aussi de bourdonnements, de chuintements ou de cliquetis par exemple. Plus ou moins temporaires ou chroniques, les acouphènes résultent d'un dysfonctionnement du système nerveux auditif – parfois provoqué par une exposition trop importante à des flux sonores intenses – et peuvent s'avérer très gênants dans la vie de tous les jours.

En diffusant un bruit d'acouphène, Johan Parent brouille l'espace sonore de l'exposition et insinue l'idée d'un trouble, d'un dérèglement des sens et de la perception.

Le dispositif d'installation crée un jeu de persistance et de discordance, une sensation de malaise ou d'oppression comme celle générée par l'ambiance d'un film noir.

Johan Parent travaille souvent sur la mémoire d'une activité urbaine. Les acouphènes peuvent alors symboliser également les traces sonores de l'agitation humaine.

Bourdon (2012)

Il s'agit d'un vieux transistor où les fréquences correspondent à des noms de villes. La fréquence entre Lille et Bordeaux dysfonctionne, créant un bourdonnement. À partir de cette observation, Johan Parent exécute une série d'expérimentations, le conduisant à coller avec du scotch de chantier un film plastique sur le haut-parleur. Le filtre collé accentue le bourdonnement, par des grésillements et de petits bruits aigus. Les sonorités révélées génèrent donc un bruit grossier et entêtant de bourdon, voire de moustique...

Cette « partition sonore » est une manière humoristique de revisiter le fameux *Vol du Bourdon* de Nikolai Rimski-Korsakov, interlude orchestral écrit en 1899-1900 pour son opéra *Le Conte du tsar Saltan*, qui exprime une transformation, d'un état humain à un état d'insecte.

À l'origine pièce pour violon, le *Vol du Bourdon* est considéré comme une pièce de virtuosité technique à la trompette, et se caractérise par un rythme effréné, une hauteur et une gamme de notes à l'enchaînement très rapide.

L'interprétation faite par Johan Parent joue à la fois sur le caractère de prouesse technique de la composition originale et sur son sujet de la métamorphose. Avec cette vieille radio défaillante, les ondes hertziennes inaudibles se transforment en une balade animalière grossière. Tantôt abstrait, tantôt plus illustratif, le *Bourdon* agit de manière discrète mais insistante, comme l'agacement produit par un insecte que l'on n'arrive pas à chasser.

GALERIES NOMADES

Afin d'élargir son terrain d'expérimentation, l'Institut d'art contemporain déplace son activité de création avec les expositions Galeries Nomades sur l'ensemble du territoire rhônalpin. Ce dispositif permet à de jeunes artistes diplômés des quatre écoles supérieures d'art de la région (ESAA Annecy, ESAD Grenoble-Valence, ENS-BA Lyon et ESAD Saint-Étienne), de bénéficier d'une première exposition personnelle dans les conditions professionnelles de diffusion de l'art contemporain.

Tous les deux ans, l'Institut d'art contemporain organise, en collaboration avec l'Adera (réseau des écoles supérieures d'art de Rhône-Alpes) et en coproduction avec des structures partenaires, quatre expositions qui donnent lieu à la réalisation d'œuvres nouvelles ainsi qu'à une publication.

Outil de création unique en France, Galeries Nomades constitue un laboratoire mobile permettant de rendre compte de l'actualité et de la vivacité de l'art contemporain en Rhône-Alpes.

Pour cette édition 2012, Moly-Sabata, résidence d'artistes Fondation Albert Gleizes, accueille dans ses ateliers Mathilde Barrio Nuevo et Thierry Liegeois.

LA SERRE, SAINT-ETIENNE, LOIRE

La Serre, née en juin 2010 à l'initiative de la Ville de Saint-Étienne, est un lieu hybride, ouvert aux disciplines les plus variées (arts plastiques, écriture, peinture, image animée...), qui propose, au sein de l'ancienne École des Beaux-Arts, à la fois un espace d'exposition, des résidences d'artistes et un atelier de production.

La programmation de la serre se décline selon trois axes principaux :

- Création contemporaine,
- Expositions de co-production artistique impliquant la participation des populations,
- Expositions rétrospectives de la création stéphanoise.

L'INSTITUT D'ART CONTEMPORAIN, VILLEURBANNE/RHÔNE-ALPES

Outil de création, d'expérimentation et de recherche pour l'art actuel, l'Institut d'art contemporain développe *in situ* (1 200 m²) une activité d'expositions et de rencontres combinée à la constitution d'une collection d'œuvres au rayonnement international.

Il prolonge ses activités de recherche, *ex situ*, par la diffusion de sa collection dans l'ensemble de la région Rhône-Alpes, ainsi que sur l'ensemble du territoire national et international.



la Serre

JOHAN PARENT
ASPHALT

INFORMATIONS PRATIQUES

Exposition du 26 octobre au 1^{er} décembre 2012

LA SERRE
Ancienne école des Beaux-Arts
15 rue Henri Gonnard
42000 SAINT-ÉTIENNE

OUVERTURE

Du mercredi au samedi de 14h à 19h
Entrée libre

RENSEIGNEMENTS

Tél. 04 77 48 76 29

COMITÉ DES ACTIVITÉS NOUVELLES (CAN)

Ateliers pédagogiques gratuits pour les scolaires, sur inscription :
04 77 33 20 27 / can.1@wanadoo.fr

CONTACT GALERIES NOMADES 2012

Chantal Poncet : c.poncet@i-ac.eu

L'Institut d'art contemporain bénéficie de l'aide
du Ministère de la culture et de la communication
(DRAC Rhône-Alpes), du Conseil régional Rhône-Alpes

I
A C
galeries
nomades 2012

ville de
Saint-Étienne